

sait de développer la passion humaine par rapport à une situation unique, les unités en resserrant et le fait proposé et les passions qui lui étaient relatives, en accroissaient naturellement l'impression ; loin d'entraver le dessein du poète, elles concouraient au contraire à le circonscrire plus fortement, et à le faire ressortir davantage. Je ne parle pas même des obstacles matériels qui ont dû paralyser au-delà de toutes bornes certaines pièces, et entre autres celles de Racine. Lorsque les spectateurs encombraient la scène, lorsque les acteurs craignaient à tout instant de se heurter aux banquettes où s'asseyaient messieurs les marquis, il n'était guère possible à la tragédie de prendre ses coudées franches, de se donner de l'espace, du mouvement, de l'animation. La tragédie a donc été tout ce qu'elle a pu être, et dans ses conditions imposées, elle a (ne l'oublions pas) produit d'admirables chefs-d'œuvre, que les intelligences sévères doivent s'appliquer sans cesse à étudier et admirer, tout au moins comme savante analyse de passion, comme perfection châtiée de style. La tragédie a certes un passé assez glorieux, en France, pour mériter d'être rangée au nombre de nos traditions littéraires toujours vivantes et toujours respectées. Mais il serait plus qu'absurde de vouloir refaire aujourd'hui la tragédie grecque et romaine du dix-septième siècle. Je ne parle pas même de l'extrême difficulté d'atteindre à la perfection d'œuvres inimitables par l'exécution, quoique d'ailleurs si faciles à copier dans leur type invariable et dans leurs procédés communs. Le plus grand obstacle à l'ancienne tragédie est dans l'anachronisme des mœurs, des croyances, du langage que notre siècle plus que tout autre repousse et condamne. Le romantisme n'aurait eu d'autre résultat que de mettre fin aux stériles et